

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 11 (1923)
Heft: 5

Artikel: Chronique fribourgeois
Autor: Schorderet, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817549>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ANNALES FRIBOURGEOISES

REVUE FRIBOURGEOISE D'HISTOIRE, D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

PUBLIÉES
SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE FRIBOURG
ET
DE LA SOCIÉTÉ FRIBOURGEOISE DES AMIS DES BEAUX-ARTS

XI^e Année N° 5 Septembre-Octobre 1923

CHRONIQUE FRIBOURGEOISE

par AUGUSTE SCHORDERET.

Après un long silence... — La mauvaise saison. — Les réactions et les récréations. — Le malaise du temps présent. — Les belles fêtes du Couronnement de N.-D. de Bourguillon. — Une constatation.

J'avoue que j'entreprends cette chronique sous l'empire d'un sentiment assez complexe. Je suis partagé entre le plaisir, d'une part, de céder aux trop flatteuses instances des éditeurs des *Annales*, et d'autre part, un certain malaise, une sorte de vague remords, dont je ne saurais dire s'il est causé par le silence involontaire que j'ai gardé ces derniers mois ou par le fait que j'essaie aujourd'hui de rompre ce même silence ! De telle sorte que je ne sais trop si je dois m'excuser du long sommeil ou du brusque réveil de ma plume.

Je n'ai point, en effet, la prétention de croire indispensable ce modeste commentaire des événements contemporains de notre vie locale et je reconnais volontiers que sa place pourrait avantageusement être réservée à des travaux d'un intérêt bien supérieur. Aussi, au moment de reprendre cette chronique, je suis, malgré moi, pris d'un scrupule que j'exprime en toute simplicité, me reposant

un peu présomptueusement sur l'indulgence bien connue des lecteurs de cette revue...

A l'heure où j'écris, le bel été, l'automne riant, ne sont plus qu'un souvenir :

*Le temps a « remis » son manteau
De vent, de froidure et de pluie...*

et l'entrée brutale de la saison mauvaise vient souligner la rudesse de notre climat. L'aspect morose des choses qui s'endorment et du ciel qui s'assombrit semble insinuer dans le cœur une mélancolie progressive contre laquelle il faut lutter et réagir. Cette réaction nécessaire nous est si habituelle que nous ne nous en apercevons même pas ; elle est dans notre sang et dans notre nature, tellement que nous avons nous-mêmes, en notre brusquerie, en notre franchise, en notre simplicité fruste, quelque chose qui ressemble un peu à la brutalité du climat et des réactions que nous devons y opposer.

Il y aurait, ce me semble, un assez joli chapitre de géographie humaine à esquisser sur cette harmonie en rudesse majeure du climat de nos contrées et du tempérament de leurs habitants ; mais ce serait aussi une entreprise pleine de périls que je préfère laisser à des spécialistes... Et puis, il faut dire que, si d'une manière générale — ou théorique — notre constitution physique, adaptée aux intempéries et aux brusques changements atmosphériques, donne à nos caractères et à nos allures une rugosité apparente, la plupart s'arrangent de façon à réagir le plus doucement possible contre l'envahissante mélancolie de la mauvaise saison.

En fin de compte, nous ne paraissons ni plus moroses, ni plus rudes que d'autres et nous ne restons étrangers à aucun des progrès de la civilisation raffinée de ce XX^{me} siècle somme toute assez médiocrement édifiant...

Quoi qu'il en soit, l'arrière automne donne le signal d'un renouveau des réjouissances plus ou moins intellectuelles auxquelles l'humanité se livre volontiers en ce temps de l'année. Le théâtre ouvre ses portes aux tournées qui

nous viennent visiter et, suivant qu'on se juge bien pensant ou... ne pensant rien, on choisit entre le classique, toujours attrayant, et le moderne qui, souvent, n'est pas aussi noir que le veulent faire certaines gens ! Des concerts multiples se préparent : concerts d'abonnement ou concerts de virtuoses, concerts de sociétés ou concerts de bienfaisance ; et le flot musical qui nous est promis et qui semble tout devoir submerger est capable, à lui seul, d'apporter dans nos mœurs l'adoucissant remède à l'effet des rudesses du climat. Nous aurons aussi, comme chaque année, notre série de conférences qui, tout l'hiver durant, en la salle de la Grenette amèneront le vendredi soir un public nombreux et choisi. Et, enfin, nos sociétés artistiques ou sportives reprennent leurs séances et leurs travaux avec une ardeur nouvelle et exigeront de leurs membres fidèles le sacrifice d'un nombre respectable de soirées ravies au foyer de famille...

Les distractions ne manquent pas, et les plaisirs pas davantage ! Ces derniers paraissent même n'avoir jamais été suspendus. Les jeunes gens et les jeunes filles se promettent de s'amuser et de danser comme il convient à leur âge insouciant et léger, et ces réjouissances vont faire, par surcroît, les délices de quelques autres encore chez qui les printanières effluves résistent imperturbablement au fardeau des années. On s'amuse à Fribourg comme ailleurs ; on y cède à la fièvre du jour avec un entrain si démesuré qu'il est permis de se demander si le retour de l'hiver ne marque pas une recrudescence de ces petites mondanités plutôt que la fameuse réouverture d'une saison consacrée jadis exclusivement à cet effet.

Je note la chose simplement, car elle mérite bien une mention dans une chronique contemporaine ; mais je me garde de décider si c'est là un recul ou un progrès. A coup sûr, ce phénomène est en contradiction manifeste avec la simplicité de mœurs et de goûts dont nous aimons parfois à nous vanter ; il me paraît plutôt un état morbide momentané, quelque chose comme l'emprise de l'épidémie dansante dont souffre le monde d'après guerre.

Incontestablement, cet état se prolonge et se continue, autant pour le moins, que les écarts grands et petits de la politique et de la diplomatie, et l'on pourrait, à bon droit, craindre que la maladie ne devienne chronique ou sédentaire. Mais il faut observer que les circonstances ambiantes, plus peut-être que des tendances profondes, jouent dans ce domaine un rôle prépondérant ; la fièvre de jouissances et de plaisirs qui afflige toute l'Europe est, en somme, une sorte de réaction — discutable, je l'accorde, mais certaine — contre l'insécurité, les désillusions, les soucis de tout ordre dans lesquels nous sommes obligés de vivre. Cinq ans après une guerre qui a tout bouleversé, les peuples en sont encore à discuter les réparations dues par l'assaillant vaincu ; la victoire semble séparer maintenant ceux qu'avait unis le commun danger, tant et si bien que la solution du problème s'embrouille à mesure qu'avance le temps. Le Bolchévisme menace toujours le vieux monde ; l'Allemagne se débat dans d'étranges convulsions dont il est difficile de démêler la réelle misère et l'effort tenté pour échapper aux sanctions méritées ; l'Angleterre, en son jeu diplomatique, laisse percer son traditionnel égoïsme, et l'Amérique, les bonnes affaires faites, affecte à l'égard de l'Europe un... désintérêt dédaigneux ! Quant à la France, qui s'est intitulée le champion du Droit et de la Justice, et que nous croyions telle, nous la voyons soudain renier les principes d'équité, l'esprit chevaleresque que nous admirions ; nous la voyons prendre un ton tranchant à l'égard de la Suisse et oublier, bien tôt après en avoir fait l'expérience, « qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi » !...

Autour de nous, il faut le reconnaître, le spectacle du monde est loin d'être encourageant, et chez nous, où les impôts sont lourds, où les affaires ne battent que d'une aile, où l'universel malaise économique et moral fait à chaque instant surgir des difficultés douloureuses, la même nécessité d'une diversion apparaît et s'impose. Il faut chercher là la source première de l'irrésistible entraînement aux plaisirs que partout on rencontre : on s'amuse pour oublier, pour ne point penser, pour ne rien prévoir !...

Certes, de tels symptômes pourraient faire croire à un affaissement moral considérable si l'on ne tenait compte de la réelle lassitude qui étreint et qui domine, de ce sentiment à la fois pénible et déprimant de la vanité des luttes et des efforts dans le chaos des conflits et des difficultés insolubles. Le malaise du jour n'est autre chose qu'un défaut de confiance, de confiance dans l'avenir et de confiance en soi-même ; et je crois sincèrement que la fièvre de plaisirs, de folies et de jouissances céderait vite, un peu partout, devant la perspective de temps meilleurs et de sécurité plus grande.

Il y a là une part de matérialisme indéniable, mais il n'est pas possible de séparer entièrement l'homme de la réalité terrestre dans laquelle il se débat. A de certains moments, le besoin se fait sentir d'enjoliver, sinon d'embellir, une vie dont le cadre est trop sombre, et l'effort de diversion plus ou moins matérielle n'exclut pas toujours l'idéal, la foi, la confiance en la divine Providence.

En tous cas, dans notre milieu fribourgeois, c'est bien ainsi qu'apparaît la faveur des fêtes profanes et des mondanités un peu excessives. En dépit de toute la légèreté de vie et de mœurs qu'affichent quelques-uns, le fond de notre population reste certainement très sain ; la foi, le sentiment religieux, n'y sont point une simple apparence ni une manifestation purement extérieure. J'en veux pour preuve l'admirable spectacle que nous ont récemment offert les fêtes du couronnement de N.-D. de Bourguillon. Un peuple qui, d'un élan aussi unanime, avec une sincérité aussi éclatante, affirme ses convictions et sa piété est certainement bien peu enclin à l'emprise du matérialisme. Les Fribourgeois de 1923 se sont montrés, en cette circonstance, les dignes fils de ceux qui, voici quelques quatre cents ans, prenaient le chemin de Bourguillon pour s'en aller demander à la Bonne Mère de les préserver de l'erreur et de l'hérésie !

Il est vrai que de tous temps le sanctuaire de Bourguillon a été cher à la piété fribourgeoise et que rien n'était plus

conforme à une dévotion aussi ancrée dans les coeurs que le Couronnement de cette Vierge tutélaire en qui nous reconnaissions la Gardienne de la Foi, la Protectrice maternelle de notre pays et de notre cité. Le diadème d'orfèvrerie dont est ceint maintenant le front de la Statue miraculeuse est comme un emblème et un symbole de cette couronne de prières qui l'auréole depuis des siècles et à laquelle chaque jour qui s'écoule ajoute de nouveaux fleurons.

Je n'ai point à discuter si les fêtes de cette année correspondaient exactement à un anniversaire des pèlerinages du XVI^{me} siècle ; le peuple ne s'en est guère inquiété ; sa dévotion a estimé légitime et logique un hommage particulièrement solennel à celle qu'il aime à invoquer et à qui nul ne s'adresse en vain. Du concours immense et unanime de la population, l'opportunité de la manifestation ressort bien plus encore que de la concordance des dates historiques, et ceux qui en ont conçu l'idée peuvent se féliciter, à juste titre, d'avoir offert au peuple fribourgeois une occasion tacitement ou même inconsciemment souhaitée d'exalter N.-D. de Bourguillon.

Les prévisions les plus optimistes ont sans contredit été dépassées de beaucoup, car jamais affluence ne fut plus considérable ni plus majestueuse. Le pèlerinage des malades, par exemple, particulièrement impressionnant, a marqué d'une façon péremptoire la foi intense, la confiance et l'espoir qui animaient la foule recueillie ; et le jour du couronnement, où les masses accourues de toutes parts se pressaient sur la place, bravant les ondées et le vent, fut un véritable jour de triomphe, dont le plus remarquable épisode, à mon sens, a été cette procession spontanée, désordonnée presque, jusqu'au sanctuaire de Bourguillon, pour y accompagner l'image sainte.

Sans reprendre par le menu les détails de ces cérémonies mémorables, je crois devoir consigner en cette chronique l'impression qui s'en dégage : une impression réconfortante, qui laisse au cœur une belle confiance en cette population fribourgeoise à la foi robuste et à la piété sincère...

Cependant je ne saurais dissimuler qu'à côté de celle-là j'eusse souhaité trouver en ces journées une satisfaction plus profonde, plus intime ; et je me demande si ce même regret indéfinissable, cette sorte de nostalgie d'une émotion attendue et non complètement ressentie, n'a pas également frappé bon nombre d'assistants. On a pu l'attribuer peut-être à l'inclémence persistante du temps, qui certainement a jeté une ombre sur la magnificence des fêtes, mais je crois bien qu'un ciel radieux n'eût guère modifié cet état d'âme légèrement troublé. La raison en est que, si l'idée de l'hommage rendu à la douce Vierge était entièrement conforme aux sentiments de tous, la réalisation n'y répondait point de manière aussi nette ou aussi parfaite, tout simplement parce que le légitime désir de donner à la fête plus de splendeur et d'éclat l'a éloignée trop de son cadre naturel.

Dans la statue de N.-D., qui paraissait en notre ville sur un char élégamment orné, avec une mise en scène à mon estime par trop théâtrale, il fallait un effort pour reconnaître la madone si souvent visitée en son modeste sanctuaire de Bourguillon. Sortie de son cadre, elle devenait une image lointaine, une image nouvelle ou changée, une image presque quelconque, tellement que la foule, courbée sous la bénédiction de l'évêque, se relevait inconsciemment au passage de la Statue, oubliant qu'elle était bien celle aux pieds de qui l'on se prosterne volontiers, là-haut, dans la petite église de village... Et puis, le côté terrestre ou matériel de cette image ressortait davantage, en dépit des guirlandes et des fleurs de son char de parade, en dépit des ornements, en dépit de tout ! A la voir vaciller sur son socle aux moindres cahots de la voiture, à constater la précaution nécessaire, après le couronnement, de visser sur sa tête le diadème d'orfèvrerie que l'évêque venait d'y placer, on éprouvait involontairement un malaise : la sensation poignante d'une diminution, comme le rappel brutal de la matière dont est composée cette madone que notre ferveur a coutume de n'imber d'idéal...

Sans oublier le moins du monde que l'hommage ne

s'adresse pas à l'image elle-même, mais à Celle qu'elle représente, je crois que nos yeux et notre cœur ne sauraient dissocier N.-D. de Bourguillon de la niche qui lui est réservée dans sa petite église. C'est là que j'aurais voulu la voir couronnée, là que les foules imposantes, s'égrenant sur la longue route comme un rosaire interminable, eussent dû se rendre et se presser, tout de même que jadis, au temps des pèlerinages officiels, s'y sont acheminés nos pères. Là, les fêtes eussent été complètes, et leur décor rustique, bien plus que le luxe déployé, eût parlé directement aux âmes ! Pour avoir voulu faire plus grand et mieux, rendre plus accessibles les cérémonies, on a négligé un élément psychologique essentiel, celui que la tradition pieuse du pèlerinage de Bourguillon a rendu presque indispensable à notre dévotion. Et c'est pourquoi l'émotion de plusieurs, d'un grand nombre peut-être, n'a pas été aussi intense et profonde qu'ils le croyaient ou qu'ils l'espéraient. !...

Notez que je n'ai ici nulle pensée de critique ou de blâme ; je reconnais entièrement le mérite des initiateurs de ces fêtes et j'adhère de tout cœur à leur initiative ; mais je ne crois point inutile de relever très simplement, avec une franchise d'expressions dont je me suis fait une règle, une observation personnelle corroborée par maints témoignages semblables entendus de divers côtés. Cela n'enlève rien au souvenir édifiant de ces journées où s'est si dignement manifestée la piété fribourgeoise, mais il s'en dégage une constatation, une sorte d'enseignement, par quoi je voudrais conclure. C'est que le luxe et la magnificence ont sur nos sentiments intimes moins de puissance que les suggestions de notre simple tradition. Et c'est là, somme toute, chose réconfortante et douce à souligner, en un temps où le monde, en mal d'évolutions, semble n'attacher de prix qu'aux apparences trompeuses et terrestres de l'insaisissable bonheur...